

Études littéraires africaines

GALLAGHER, Mary, *La créolité de Saint-John Perse*, Cahier Saint-John Perse, Paris, Gallimard, 1998, 470 p.

Daniel Delas



Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042129ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042129ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (1999). Compte rendu de [GALLAGHER, Mary, *La créolité de Saint-John Perse*, Cahier Saint-John Perse, Paris, Gallimard, 1998, 470 p.] *Études littéraires africaines*, (7), 91–92. <https://doi.org/10.7202/1042129ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ GALLAGHER, MARY, *LA CRÉOLITÉ DE SAINT-JOHN PERSE*,
CAHIER SAINT-JOHN PERSE, PARIS, GALLIMARD, 1998, 470 p.

En 1972 paraissent les *Oeuvres complètes* de Saint-John Perse dans la Bibliothèque de la Pléiade. Cette édition a été totalement contrôlée par l'auteur qui a en quelque sorte construit lui-même son tombeau et sa statue, n'hésitant pas, on le sait aujourd'hui, à écrire ou à réécrire spécialement pour ce "monument" des pages entières. La correspondance en particulier fait l'objet de très nombreuses coupures et adjonctions (faites sans consulter les destinataires !) ; une biographie annotée reconstruit sa vie personnelle et littéraire, en lui imprimant une tonalité véritablement poétique, c'est-à-dire en en faisant une part intégrale de l'œuvre. On peut rester réservé devant cette pratique très autoritaire (au sens étymologique) mais il est certain que pour qui veut comprendre la démarche et l'univers du poète, l'édition de la Pléiade constitue en soi une partie de l'œuvre littéraire de Saint-John Perse.

Quel puissant motif a pu pousser le poète à contrevenir ainsi aux usages ? Pour Mary Gallagher qui scrute attentivement les proses de ce volume ("Biographie" proprement dite et correspondances diverses : *Lettres de jeunesse*, *Lettres d'Asie*, *Lettres d'exil*), c'est une obstinée quête d'identité qui pousse Saint-John Perse à réagencer son origine créole de façon telle que sa naissance antillaise soit la meilleure garante de sa francité. Loin d'associer cette créolité au métissage, - le terme "créolité" n'ayant à l'évidence pour lui que peu à voir avec l'acception que lui donnent Bernabé, Chamoiseau et Confiant dans *Eloge de la créolité* -, il veut y voir une francité, ouverte au mouvement et à l'aventure, celle qu'illustrèrent ses ancêtres (plus ou moins mythiques), cadets de vieilles familles aristocratiques de France. Il est Français des îles, comme il aime le répéter, c'est-à-dire inscrit dans la tension entre racinement et navigation ; il sera homme d'Atlantique, puisqu'il a consacré une bonne part de sa "deuxième" vie d'exil à "vagabonder" sur les mers et à tourner dans l'espace créole (Sud des Etats-Unis, Caraïbes, Amérique du sud), sans oser (est-ce le mot qui convient ?) revenir dans "son" île de la Guadeloupe.

L'œuvre poétique redit-elle ce que l'œuvre autobiographique laisse transparent ?

Mobilisant une érudition très sûre, Mary Gallagher entreprend d'étudier les œuvres de Saint-John Perse sans se laisser impressionner par le discours de rupture très assuré du poète jeune. Elle montre bien que l'écriture des premiers recueils s'inscrit dans une continuité bien française, reprenant ensuite jusqu'à l'obsession les mêmes procédés mis au service d'une célébration nostalgique de la nature tropicale et du milieu colonial. Progressivement l'ouverture va l'emporter sur la vision rétrospective figée, le Sage-Voyageur sur le Prince, les valeurs viriles sur les émois enfantins, la mer sur la terre : *Terre arable des songes ! Qui parle de bâtir ?* L'errance

devient *Exil*, celui d'un homme qui assume son statut, récuse la nostalgie, impuissant certes à oublier (voir *Pluies* et *Neiges*) mais sans cesse en mouvement (*Vents*).

Créole, Saint-John Perse l'est assurément mais son œuvre ne cesse d'explorer le geste inaugural de déracinement et le choix, plus ou moins volontaire et conscient dans son cas, du nouveau et de l'ailleurs.

Très proche des recherches de Renée Ventresque, le travail érudit de Mary Gallagher vaut par la justesse de son analyse des relations entre le Saint-John Perse/Pléiade et le poète Saint-John Perse ainsi que par l'appréciation convaincante qu'elle fait de la créolité des premières œuvres persiennes. On pourra regretter qu'elle accorde assez peu à une vérification proprement poétique de la thèse de la tension entre ouverture et fermeture, présentée à juste titre comme fondamentale. Car c'est aussi et peut-être surtout dans le mouvement même des textes persiens et dans le tréfonds de leur vie rythmique que clignote la lumière de la lampe créole.

■ Daniel DELAS

GUADELOUPE

■ PINEAU GISÈLE, *L'ÂME PRÊTÉE AUX OISEAUX*, PARIS, STOCK, 1998, 222 P.

Le dernier roman de la romancière guadeloupéenne Gisèle Pineau paraît offrir une tonalité différente des textes précédents, loin des images de déchéance de *La Grande Drive des esprits* (Éditions Le serpent à plumes, 1993) et surtout de la violence et de la misère qui hantent *L'Espérance-macadam* (Stock, 1995). Gisèle Pineau elle-même, présentant son roman, ne dit-elle pas : "je voulais parler d'amour" (citée par Hugo Marsan, *Le Monde des Livres* du 18.09.1998) ?

De plus, si la Guadeloupe est fortement présente dans le récit à travers les souvenirs de Sybille, le roman s'ouvre aussi sur d'autres espaces, les Caraïbes anglaises, New York et surtout Paris où vit l'ancienne actrice Lila qui a donné l'hospitalité et toute son affection à Sybille et à son fils Marcello, alors âgé d'un an. Ainsi la rencontre de ces deux personnages féminins va-t-elle entraîner un flux de souvenirs : Lila parle avec émotion et humour des hommes qui ont traversé sa vie, surtout Henry, ce soldat noir si séduisant dans la folie de la Libération ; Sybille revoit son enfance et son adolescence dans l'île, évoque son premier amour, le père de Marcello qui l'a abandonnée enceinte. L'adolescent, découvrant par hasard la vérité, décidera de retourner en Guadeloupe pour retrouver son père et son pays. Le récit n'obéit pas à une logique chronologique et laisse place à d'autres récits, qui se poursuivent tout au long du texte, toujours liés cependant aux deux femmes, comme l'histoire de Robert, le père de Sybille et de la belle Clotilde avec ses parfums troublants, qu'on découvrira morts enlacés sur une couche. Nous est également narré tout le passé d'Henry, fils d'une jeune cuisinière noire et d'un grand propriétaire blanc des Caraïbes anglaises. A lui aussi, sa mère a parlé d'un père